

Le vertige de ma liberté

Jean-Louis Le Scouarnec

Numéro 32, printemps 1987

La censure

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/15238ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Le Scouarnec, J.-L. (1987). Le vertige de ma liberté. *Moebius*, (32), 47–54.

JEAN-LOUIS LE SCOUARNEC

Le vertige de ma liberté

O ciel au-dessus de moi, ciel clair, ciel profond!
abîme de lumière! En te contemplant je frissonne
de désir divin.

Me jeter à ta hauteur - c'est ma profondeur!
M'abriter dans ta pureté - c'est là mon innocence!

Also sprach Zarathustra, F. Nietzsche.

«Si l'air peut retenir un homme qui descend en parachute, pourquoi l'air ne porterait-il pas un homme qui monterait à la verticale?» se demande génialement Léonard de Vinci, quatre cents ans avant l'exploit déjà mondial, à cette date de 1972, de Pedro, l'homme-volant, deux cent trente-deux sauts en parachute en vingt-quatre heures, ou les performances inimaginables de l'avion américain North American XB-70. Et je suis déjà vingt ans en retard...

Mais qu'est-ce qui peut bien décider un homme à se jeter dans une carlingue et à vouloir atteindre 150 kilomètres d'altitude, là où même n'existe plus la lumière, ou à se précipiter du ciel à une altitude de 34,000 mètres parmi les poussières d'étoiles? A ce dernier, de creuser en centimètres sa propre tombe; à ce premier, d'éclater dans sa navette spatiale avec ses sept compagnons comme une nébuleuse?

Une seule réponse: le Désespoir...

C'est-à-dire l'ataraxie, la sublimation, l'ascension ou mieux encore, le commencement de la béatitude.

Non l'ennui, le désœuvrement, mais le vouloir absolu d'être heureux dans ce petit instant de vertige où se joue, au-dessus de l'abîme, la séduction de la fin horrible et la tentation aberrante d'exister. Non pas cette impression de se sentir assez quand le monde est de trop; ni simplement cette force ou cette lâcheté de s'éliminer, mais cette troublante sensation d'hypothéquer ma liberté, de me choisir, d'exorciser mon existence, de l'exercer dans la non-existence et de la rendre égale à la légèreté des nuages de l'Empyrée, semblable au silence muet des abysses éternelles. «La vérité, avance Démocrite, est au fond de l'abîme.»

Ces hommes, ces aviateurs, ces cosmonautes, ces parachutistes sont les «hallucinéés de l'arrière-monde», les guet-

teurs, les officiants de l'Aube. «Des hommes sublimes». Des heureux désespérés. Naufragés. Qui, nés une fois, tentent de mourir ou de renaître à chaque fois. Comme Oreste devant Jupiter, ces gavroches du ciel disent «ce qu'ils voudront, ils sont libres et la vie humaine commence de l'autre côté du désespoir». Le choix les décide, mais ils ont fait leur choix. Non plus Sisyphe, mais Prométhée.

Ce jeu obsédant, cruel, effrayant de porter le monde (Atlas) et d'appréhender ma liberté (Empédocle). Glisser sur la mort et me cramponner à la vie. Risquer la vie, mourir est le prix à payer pour être soi. L'abîme parle en eux.

Ils savent qu'il est impossible d'espérer. Voyez là-dessus Lucrèce, Spinoza, Marx, Freud, Cioran, que sais-je? Espérer d'être heureux! C'est entretenir la folie d'une promesse qui n'aboutira jamais. «Le bonheur et l'absurde, écrit Camus, sont deux fils de la même terre.» L'esquive mortelle... c'est l'espérer. Peut-être sentent-ils en eux-mêmes que la vie est un tombeau, la Création entière une fausse couche et que l'univers entier, selon le mot de Beckett, pue le cadavre... Mais d'où viendrait donc cet entêtement de vivre, quand un jour il faudra bien faire le pas? Mourir désespéré, n'est-ce pas là la plus belle espérance? Il faut bien franchir le mur du songe, découvrir... mais avec des règles. Voilà le jeu!

Selon Roger Callois, ce jeu porte le nom de *Ilinx* (le vertige et la peur). Là-dedans rentrent les jeux de manège, de balançoire, de simulateur de vol, du volador, de valse, d'attraction foraine (la piste des étoiles), du ski, de l'alpinisme, de la moto, du stock car, de la course automobile, du delta, du voltige, du cascadeur, du parachutisme, et même de la berceuse maternelle, évidemment tout le jeu de l'aviation et de la cosmologie. Bref, amalgame de Faust, de Dionysos (déséquilibre, passion, giration, mysticisme) et d'Apollon (équilibre, sérieux, ordre, raison) ou, entre les deux *Ilinx*, prépondérance de l'archétype aérien sur l'archétype de la possession de la nature divine (R. Benedict). Ambiguïté, contradiction; cela demeure, même expliqué, toujours vrai et confus.

A des siècles de distance, le jeu de l'*Ilinx* que caractérisent par exemple les danses archaïques du volador, dans l'ancien Nicaragua, n'est pas tellement différent, à mon sens, de «la roue d'écureuil» ou du «Mastif» utilisés par nos astronautes contemporains. Il ne faut pas omettre aussi de notre esprit l'extrême versatilité, disons affinité, qui existe, malgré parfois leur répugnance antithétique, entre les quatre catégories calloisiennes, c'est-à-dire entre l'Agôn (compétition), l'Alea (chance), le mimicry (simulacre) et l'*Ilinx* (vertige). Le quatre-vingtième saut en parachute, le vingtième tour en solo ou, plus loin encore, la vente de 80 Boeing, je ne sais quoi, pour 1,2 milliard de dollars, relèvent beaucoup plus de l'Agôn que de l'*Ilinx*. Mais ce petit frisson de se lancer à l'assaut de l'Erèbe ou de plonger «icariennement» vers la terre, geste, à n'en point douter, théurgique, numineux même, est demeuré une

fièvre élitique. Et d'autant plus grande que l'Agôn (compétition douteusement bonne et souvent vicieuse) gardera «cra-bée» vers la terre toute une civilisation hésiodique d'hommes de fer, de commerce, de tortures. L'agônisme. L'aleatisme. Le mimicrisme. On le voit bien, on s'en va vers une civilisation aérienne, ilinxienne. Le salut est en haut.

A tenter de déployer le sens du vol, de la flèche; d'ouvrir le symbolisme de la verticalité et de l'ascension; de pourchasser le symbole de l'intimité: la barque, l'auto qui rappellent par exemple les noms de Gilles Villeneuve, de Bertrand Fabi, ce qui nécessiterait une autre tâche, un espace ici restreint, je m'attacherai plutôt au schème catamorphique de la chute, et plus particulièrement au parachutisme. Comme Hermès attache, avant de prendre son vol, des talonnières à ses chevilles (et c'est un dieu), l'homo parachutus attache à son dos son parachute. Parti à l'aube, il regarde le ciel et se dirige vers le Césna qui hoquète ses premières hélices. Trois compagnons le suivent, avec ce regard jovial, mais où se lit comme une lueur de suicide. Pas un mot. «Un geste comme le saut en parachute se prépare, écrit quelque part Camus, dans le silence du coeur au même titre qu'une grande oeuvre». C'est le premier saut. L'oiseau s'élève et branle sa cargaison jusqu'au demi parloir de Jupiter. La porte s'ouvre... Un trou béant, effroyable, 1000 mètres. Qu'allait-il faire dans cette galère! Difficile de descendre. Il faut sauter. Et en arrière, l'autre qui claque des dents et crie sa peur et s'apprête à faire une crise. N'importe quelle. Le moniteur, qui regarde le vide avec amour comme une maîtresse, tape sur la cuisse du parachutiste qui se tient entre ciel et terre sur son perchoir d'oiseau, le strapontin.

Mille et un, mille et deux, mille et trois, mille et quatre, mille et cinq, mille et six... Moment d'inconscience dont ils se rappelleront toujours.

Va-t-on les ramasser à la cuiller, ces Néphilim qui viennent rejoindre les plus belles filles des hommes ou vont-ils venir encore replier leurs ailes oniriques dans la corbeille frémissante de leur demeure? Ne pas oublier que la veille, un parachutiste de l'armée américaine, parti le l'Olympe (34000 mètres), défonçait lourdement sa dalle en profonds centimètres. La photo dans *La Presse* montrait un météorite humain tombant comme un soleil noir, un Tantale, un Phaéton, un ange sauvage violemment rejeté par quelque Kronos irrité. Ne pas oublier non plus qu'en ce matin, l'ambulance en avait déjà ramassé cinq (coudes, pieds, genoux, épaules), que dans l'après-midi, une jeune fille était restée accrochée au faite d'un arbre, et qu'un jeune (j'étais la seule vieille vache du groupe), parachute roulé autour des jambes, descendait comme une torche blanche le long du ciel et qu'avant la fin, après une chute drue de 600 mètres devant la terreur des assistants qui hurlaient, se cachaient le visage, la coupole s'ouvrait avec la grâce riieuse d'une rose. La mère me tombait dans les bras...

Le régime nocturne du vol ou de toute entreprise humaine audacieuse semble, dans le dernier paragraphe, vider le régime diurne de toute réalisation, de tout exploit possible. Non. Il n'y a pas eu que la chute d'Icare, le premier homme-volant; en face de lui, Dédale, son père, a réussi à atterrir à Cumes. Disons comme lui, par la bouche d'Ovide, que le «ciel est ouvert». Est-il nécessaire de rappeler les frères Montgolfier, le Marquis d'Arlandes, les frères Wright, sir George Cayley, Jules Védrines, Blériot, Roland Garos; à la guerre de 1914, l'Allemand Oswald Boelche, Manfred Von Richtofen (le Baron Rouge), Ed. Mannoek, René Fonk; ensuite Charles Linberg, l'amiral Richard E. Byrd, Amelca Earhart, Howard Hughes, Jean Mermoz, A. de Saint-Exupéry; à la guerre de 1940, Jacqueline Cochran, Morato, Hermann Goering, Werner Maelers, Adolf Gallant, Stanford Tuck, Johnie Johnson, Peter Townsend, Nathalia Kravtsova, Roland de la Poype, Francis S. Gabreski, Sabuko Sakaï, Hans Joachim Marseille, Erich Hartmann, Chuck Yeager, Le-Thanh-Dao, Jacqueline Auriol, etc. Et je n'ai pas nommé les cosmonautes Lowel, Conrad, Aldrin, Chatalov, Schivra, Kaubassov, Young, etc.

Dans un monde hautement technique, à sécurité maximale, le vertige semble prendre un certain recul. Est-ce un truisme de dire que l'erreur, la chute n'est due qu'à l'homme (tamponnements de train, tragédies aériennes, etc.)? Ainsi le parachutisme, par exemple, plus sécurisant que l'automobile, offrirait, dit-on, un risque minimal. Un mort sur 1000, ou 99.99% de survivance. Et, ce un pour cent? Ce centième, ce «presque rien» de Jankélévitch, c'est le prix de ma liberté. Cela est-il suffisant pour retenir le vertige?

Une réflexion dernière m'amène en conclusion à considérer l'homme-volant, comme tout être humain d'ailleurs, soumis à des forces rationnelles et irrationnelles, mais ce premier, particulièrement attiré par le verticalisme, l'hyperbolisme et le premier des réflexes dominants chez Betcherev, la dominante posturale. Ce qui n'efface point un certain angélisme : pureté, sublimation), une dose de sado-masochisme (domination-soumission, auto-punition), un petit côté incestueux (interparentalité avec la terre) et jusqu'à dernièrement (avant le peloton féminin), un petit grain d'homosexualité latente (travail d'équipes mâles: le cowboy sur le cheval, accouplement comme pour les fusées).

Un jeu s'insinue entre Chronos et Thanatos pour rejoindre Eros. D'une façon très réduite, même primaire, disons que l'homme-volant est un type attiré par les hauteurs et qui aime voler ou / et sauter, suivons Freud, à cause de son désir de s'auto-détruire. Il n'a pas peur de tomber la tête en bas, mais plutôt de perdre le contrôle de soi-même, les forces irrationnelles agissant fortement avant et au moment de la chute. Le parachutisme se situe, on ne le croirait pas, dans la zone libidinale de vertige. Examinez la terminologie, le matériel et les évolutions parachutismales. Si l'agent très spécial 007 fait

souvent l'amour, c'est qu'il accompagne souvent la mort.

Faut-il rappeler quelques complexes pouvant structurer les niveaux psychologiques de l'homo parachutus? On pourrait mentionner celui d'Empédocle (se jeter dans le feu avec l'espoir d'y échapper), d'Atlas (lutter contre son devoir et lui obéir), de Prométhée (tenter l'au-delà en dépit de la puissance redoutée), de projection (rejeter sur le parachute, sur la technique globale une confiance peut-être illimitée), du cadet (refus des lois du milieu, du Père), de Gulliver (se sentir supérieur et à la fois réduit à l'impuissance), de Caïn (vouloir posséder la mère (terre) en exclusivité), spectaculaire (voir, se faire voir), de naissance (désir d'une nouvelle naissance), etc.

Peut-être nourrit-il secrètement, cet homo spatialis, dans le vol imaginaire, le rêve d'une chute définitive, la non-ouverture de ses parachutes, la mort à 200 KM / h, et le partage sans fin dans les bras larges et séduisants de Gaia, la mère universelle? Au lieu de la «contrainte répétitive» de 300 ou 400 sauts en parachute? Question à poser. Cette idée barthienne du double, de l'aura éthérique, d'un réinvestissement spirituel est intéressante. Il y a, en effet, un déplacement du sacré, un charisme foudroyant qui se détache de Zarathoustra, de Moïse descendant de la montagne, de Zeus regardant son amante. A ce moment-là, ce n'est plus l'avion qui tombe, c'est la terre qui monte.

Une dernière réflexion pour ramasser cette interrogation, pour la «synoptiser» en quelque sorte, la niveler dans une certaine économie. Il s'agit, en effet, de trois chutes: celle dans la conscience, dans l'inconscience, dans la sur-conscience. Voici, en quelques lignes serrées, le «pro-jet» presque indécent de saisir l'homo spatialis, l'homo parachutus et, aussi bien le dire, le néophyte des ailes qui rêve déjà d'envol et d'immortalité. La différence est énorme entre celui qui prépare l'oiseau, qui envie le ciel à travers les membrures de la carène (le technicien) et celui, tel Pégase, qui chevauche l'espace ou plonge vers le Tartare (le pilote et le parachutiste). Aussi grande, cette différence, qu'entre l'écrivain et l'écrivain...

MOI

(conscience)

«Commencer à penser c'est commencer d'être miné.»

A. Camus

Niveau conscientiel Dois-je sauter?

Niveau surconscientiel Le risque de sauter, de me sauter...

Niveau inconscientiel Je dois sauter!

ÇA

(inconscience)

«L'homme est vécu par le ça.»

«Se tuer... c'est avouer» A. Camus

«Donnez-moi un corps!» S. Kierkegaard

Instant dédalien

La montée en avion. La seconde mère. Forger minutieusement ses ailes. Désicarisation.

Instant orphéen

Entrée dans le monde des morts. Quitter l'avion: Alea jacta est! Ne pas regarder en arrière; vaincre la nature, le psychisme. Hésitation poignante. Violenter l'interdit.

Instant icarien, protéen, pirithousien

La montée vers le ciel. M'accrocher à l'espace, à une étoile. L'hybris humaine, «la double perversion du jugement et du courage». «Sicut eritis diis.» L'insulte à l'existence.

SURMOI

(surconscience)

«C'est maintenant seulement que tu suis ton chemin de la grandeur! Le sommet et l'abîme se sont maintenant confondus.» F. Nietzsche

«L'être qui monte et descend est l'être par qui tout monte et descend.» F. Nietzsche

Moment prométhéen, théseén

Vouloir connaître le secret des dieux. Apporter la promesse divine; délivrer l'homme de l'obsession de la mort; vouloir réenchanter le monde, en devenir le héros, aussi le justicier.

Moment narcissien

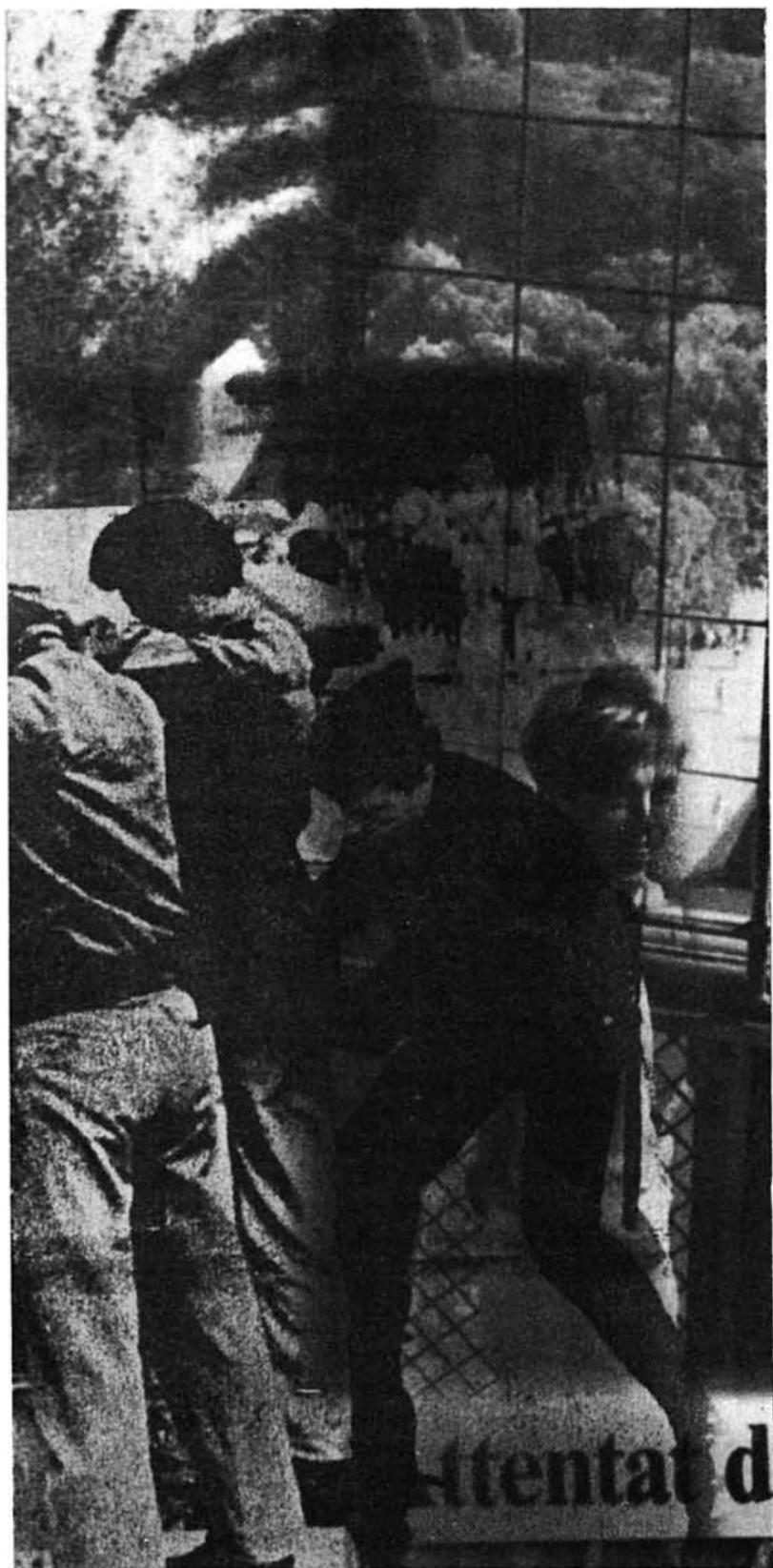
Ambivalence: mort-sommeil-renaissance. Satisfaction de soi-même. Reflet des aspirations de la Société. Tendance à l'idéalisation. «Sublimation pour un idéal.» Le monde est un immense narcisse (parachute) en train de se mirer.

Moment sisyphien

Le retour vers les hommes. Reprise de la condition humaine. Le courage d'être

tre et de vivre. Le désespoir de ne pas être resté chez les dieux; l'espoir désespéré d'être, revenu parmi les hommes. «Malgré tout... Sisyphe est heureux!»

L'homme qui a traversé les nuées sait que «toute beauté doit un jour descendre dans le royaume», que «tout corps doit devenir danseur, tout esprit oiseau». Il peut dire, cet homme de l'orage et du mystère, comme le prophète des cimes: «Jetzt sehe ich mich unter mir»; «maintenant je me vois sous moi».



Daniel Beaugard